

# JAPON PLURIEL 13

## RÉSISTANCES, CONFLITS ET RÉCONCILIATIONS

Actes du treizième colloque  
de la Société française des études japonaises

*École des hautes études en sciences sociales, Paris*  
*13, 14 et 15 décembre 2018*

Sous la direction de Yannick Bardy,  
Pauline Cherrier, Gérald Peloux



## SOMMAIRE

Avant-propos par Yannick Bardy, Pauline Cherrier et Gérald Peloux.....	13
---	----

### I. RÉSISTANCES, CONFLITS ET RÉCONCILIATIONS ?

Les dieux font de la résistance ou comment survivre à la conquête bouddhique par François Macé.....	19
Une vendetta dans le Japon médiéval et ce qu'elle nous apprend des mœurs de ce temps-là. Autour du <i>Soga monogatari</i> [le Dit des Soga] par Pierre-François Souyri .....	39
Empereurs, parias et l'héritage de Meiji : réflexions sur le 150 <sup>e</sup> anniversaire de la Restauration de Meiji par Daniel Botsman.....	55

### II. ÉPOQUE D'EDO

Les quartiers de plaisir à l'époque prémoderne : analyse de la provenance et de l'origine sociale des courtisanes du quartier de Shimabara à Kyoto (XVII <sup>e</sup> -XIX <sup>e</sup> siècles) par Sarah Vallette d'Osia.....	73
Voyage en Occident des étudiants de Satsuma, circulation des savoirs techniques et répercussions sur le projet du Shūseikan par Céline Zuretti .....	81

Ouverture du Japon à la russe et ses conséquences : le vice-amiral Evfimy Putyatin face à l'isolationnisme du <i>bakufu</i> par Danila Kashkin.....	89
--	----

### III. PENSER L'AUTOCHTONIE ET L'IDENTITÉ NATIONALE

L'anthropologie coloniale face aux peuples autochtones de Taïwan par Arnaud Nanta .....	99
Yanagita Kunio, les <i>yamabito</i> et les aborigènes de Taïwan : la question des marges dans <i>Tōno monogatari</i> par Frédéric Lesigne.....	107
Les soldats oubliés de l'armée japonaise : Taïwan et mémoires de la Seconde Guerre mondiale par Lee Ju-Ling .....	117
Kayano Shigeru – Réconciliation interethnique et conflits intra-ethniques ? par Majima Chikako.....	127

### IV. PRATIQUES ARTISTIQUES

Le rôle des boutiques de peintures dans l'élaboration d'œuvres collectives : examen de deux rouleaux illustrant <i>Bunshō zōshi</i> [Bunshō le saunier] du milieu du xvii <sup>e</sup> siècle par Delphine Mulard .....	139
Henri Guérard (1846-1897), un « Japonais de Paris » peintre d'éventails par Auriane Quoix .....	149
La chanson au service des revendications identitaires : les chants pour enfants prolétariens par Clara Wartelle-Sakamoto .....	157
La chanson comme mémoire collective de la nation et de la guerre : <i>Kimi ga yo</i> et <i>Kōjō no tsuki</i> par Suzuki Seiko .....	167
Les discours stratégiques des musiciens engagés contre le nucléaire dans l'après-Fukushima : les exemples de Kishida Shigeru (Quruli) et UA par Chujo Chiharu .....	177

V. MARUYAMA MASAO,  
UN CITOYEN DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

Maruyama Masao et Hannah Arendt devant les procès pour crimes d'État par Morvan Perroncel.....	189
Maruyama Masao et le « comité de discussion sur les problèmes liés à la paix » ( <i>Heidankai</i> ) par Jacques Joly.....	199
Nation, démocratie et société civile chez Maruyama Masao par Samuel Marie.....	207

VI. TERRAINS DU JAPON

Approche ethnographique de la photographie au Japon : la photo-interview appliquée à Instagram par Fabienne Duteil-Ogata.....	217
La Bataille de grands cerfs-volants de Shirone – D'une bataille de villageois à une fête communautaire par Cecile Laly.....	227

VII. MOUVEMENTS CONTESTATAIRES  
AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

Le grain semé il y a cent ans : du séjour de Komaki Ōmi en France aux origines du mouvement de littérature prolétarienne japonaise par Shimamura Teru.....	237
Les spécificités historiques du mouvement social « 1968 » au Japon par Arakawa Shōji.....	253
L'Armée rouge unifiée ( <i>Rengō sekigun</i> ) : Irruption et implosion de la violence par Christine Lévy.....	279

VIII. ANNÉES 1960 :  
LE FÉMINISME

Les mouvements féministes et les militantes lesbiennes dans les années 1970 : la sororité à l'épreuve de la norme hétérosexuelle par Aline Henninger .....	305
Entre mouvements féministes et mouvements de personnes handicapées : Confrontation ou convergence des luttes ? par Anne-Lise Mithout .....	313
La question de l'avortement dans le mouvement <i>Ūman ribu</i> par Sarugasawa Kanae .....	321

IX. ANNÉES 1960 :  
RENOUVELER LES PRATIQUES ARTISTIQUES

La guilde des pickpockets littéraires par Olivier Malosse .....	331
Du <i>Zenkyōtō</i> au <i>Ūman ribu</i> : le Groupe de pensée S.E.X. et son rapport à l'art par Ikeda Asuka .....	341
<i>Virginia</i> : la cérémonie d'adieu à la jeunesse par Masumi Sunaba-Sevrin .....	349
Comment représenter l'ordinaire ? Éléments de réponse du collectif Ogawa Productions installé à Magino par Nicolas Pinet .....	357

X. LITTÉRATURE

Être au pinacle et jouer au renégat : les poèmes chinois de Fujiwara no Maro (695-737) par Arthur Defrance .....	369
Vers une nouvelle identité littéraire – la réappropriation de l'imaginaire coréen dans le roman <i>Histoire extraordinaire du fantôme Mandogi</i> de Kim Sök-pöm par Yoshida Aki .....	377
Conflits autour du roman dans l'œuvre de Shimao Toshio par Yannick Maufroid .....	387

La postérité des personnages des mouvements étudiants et sociaux dans <i>Kaba ni kamareru</i> [Mordu par un hippopotame] et trois autres récits d'Ōe Kenzaburō des années 1980 par Matsumoto Makiko .....	395
Katō Shūichi et la méthode comparatiste – à travers son interview télévisée « Dépasser le nationalisme et les mots » par Julie Brock .....	403

## XI. DISCOURS POLITIQUES

Les débuts du « pacifisme » ? Origines et arguments des thèses dites « contre la guerre » <i>hansen-ron</i> et de « non-guerre » <i>hisen-ron</i> par Brice Fauconnier .....	413
Individu, espèce et universel. Essai d'interprétation des passages idéologiques entre l'ère Taishō et le début de l'ère Shōwa par Simon Ebersolt .....	421
S'opposer à la science ? La contestation populaire contre l'Institut des maladies infectieuses de Tokyo à la fin du XIX <sup>e</sup> siècle par Nosaka Shiori .....	429

## XII. ÉTAT ET RESPONSABILITÉ

Les réformes de la Loi sur la jeunesse : autour de la responsabilisation des plus jeunes par Driss Harrass .....	441
Soutien scolaire et destinée des élèves au Japon : vers une responsabilisation des pratiques éducatives ? par Bérénice Leman .....	451
Les stratégies sécuritaires de rapprochement avec les habitants mises en œuvre par la police dans un contexte d'urbanisation par Tokumitsu Naoko .....	459
L'introduction de la nouvelle norme de sécurité alimentaire au Japon : vers une déresponsabilisation de l'État par Minagawa Moeko .....	467

### XIII. ÉVOLUTIONS DANS LE MONDE DU TRAVAIL

La promotion des femmes dans la haute administration japonaise : du mauvais élève à l'élève modèle par Arnaud Grivaud.....	477
La sous-représentation des femmes en politique : la difficulté de la première candidature par Clément Dardenne.....	487
La féminisation des rédactions dans la presse quotidienne japonaise par César Castellvi .....	501
Le télétravail, une solution pour la réforme des pratiques de travail ? par Julien Martine .....	513

### XIV. LINGUISTIQUE ET DIDACTIQUE

La requête et le refus : une approche pragmatique contrastive à partir d'un corpus d'apprenants par Higashi Tomoko .....	525
Langages féminin et masculin dans les manuels : analyse des particules finales par Iwauchi Kayoko .....	537
Stratégies de politesse dans des situations délicates – Analyse comparative de courriels écrits par des étudiants francophones et japonophones par Ôshima Hiroko .....	549
La gémination consonantique dans les emprunts français en japonais par Takemura Akiko .....	559

## AVANT-PROPOS

Le colloque bisannuel de la SFEJ (Société française des études japonaises) de 2016 à Lyon organisé par Julien Bouvard et Cléa Patin de l'université Jean Moulin Lyon 3 avait permis de saisir la vitalité et la qualité de la recherche francophone dans le domaine des arts visuels. Quelques mois après, il avait été décidé qu'en 2018 le monde de la japonologie se rencontrerait dans une institution parisienne, l'EHESS, pour la treizième édition. Il est rapidement apparu aux organisateurs que 2018 était une année riche en potentielles commémorations, autant du point de vue français que japonais.

C'était tout d'abord le 150<sup>e</sup> anniversaire de la Restauration de Meiji, événement fondateur, s'il en est, du Japon moderne et contemporain. Mais c'était également le 100<sup>e</sup> anniversaire de la fin d'une Première Guerre mondiale dont les conclusions eurent une incidence importante sur l'Asie et sur la jeune puissance japonaise, et le 50<sup>e</sup> anniversaire d'une année 1968, période d'agitation sociale extrême, mêlant révoltes et répressions, violences et espoirs, et qui marqua plusieurs générations d'artistes, d'intellectuels et d'universitaires, mais aussi d'hommes et de femmes engagés dans la vie politique, syndicale, économique et sociale... 1868, 1918, 1968, trois années incontournables tant dans l'histoire du Japon, que dans celle de la France, mais aussi dans l'histoire de toute l'Europe. Ces dates clefs constituent des moments pivots associés dans les imaginaires à l'émergence d'oppositions et de conflits parfois violents mais aussi à la mise en œuvre de processus menant à leur apaisement et éventuellement à la (ré)conciliation des parties qui s'affrontaient.

Il est désormais courant de dénoncer les poncifs culturalistes sur les Japonais qui s'efforceraient d'éviter le conflit dans leurs rapports sociaux et préféreraient l'émergence d'un consensus, qui vivraient



dans un pays où la violence, même criminelle, serait quasiment absente, et dont la stabilité politique le distinguerait presque ontologiquement des démocraties occidentales secouées par les crises. Encore faut-il montrer les failles de ces clichés sans se contenter d'évoquer les seuls événements marquants. Abandonner une image d'Épinal pour une autre n'est sans doute pas la bonne manière de traiter de ce sujet et c'est pourquoi nous avons jugé utile de soumettre cette thématique à des chercheurs de toutes spécialités des sciences humaines et sociales.

Ironie de l'Histoire, le colloque de 2018 fut à son tour touché par les mouvements sociaux qui avaient éclaté au cours de l'année en France et qui s'étaient cristallisés dans le Mouvement des Gilets jaunes et ses affrontements urbains dans des quartiers symboliques proches du lieu du colloque. Ainsi, les 13, 14 et 15 décembre 2018, les spécialistes du Japon se rencontrèrent dans une ambiance particulièrement à propos, mettant en perspective l'histoire immédiate, en offrant une série de réflexions sur les résistances, les conflits et les réconciliations, thématiques centrales choisies par les organisateurs.

Réunir les spécialistes et les futurs spécialistes autour d'une thématique principale est devenu une tradition depuis plusieurs colloques de la SFEJ. Cela permet d'organiser un événement fédérateur, avec de nombreuses communications, conférences, rencontres et discussions informelles. Ce rendez-vous bisannuel permet ainsi de faire une photographie de l'état de la recherche sur le Japon en France et dans les pays francophones, et d'offrir aux participants, à l'auditoire et aux institutions partenaires de se rendre compte de la richesse des études japonaises. De plus, la crise pandémique du Covid-19 qui a éclaté à la fin de l'année 2019 en Chine pour se répandre sur la planète les mois suivants, suivie de l'arrêt des manifestations et des rencontres académiques en présentiel – néologisme né durant cette période – ont montré, presque deux ans plus tard, combien l'organisation de telles manifestations, où se rassemblent des enseignants-chercheurs, de jeunes docteurs, des doctorants, mais aussi des personnes tout simplement intéressées par le Japon, est importante pour la vitalité, l'émulation, la confrontation (pacifique) des idées, mais aussi, plus simplement, pour le renforcement des liens amicaux, intellectuels et professionnels entre les membres de notre communauté.

La première journée du colloque fut introduite par la conférence inaugurale de Daniel Botsman, historien américain, professeur à l'université de Yale, « Emperors, Outcasts and the Legacies of

Meiji » et fut conclue par la conférence de François Macé, professeur émérite de l'INALCO (Institut national des langues et civilisations orientales), intitulée « Les dieux font de la résistance, ou comment survivre à la conquête bouddhique ». Le deuxième jour, largement consacré aux communications, le public a pu assister à la conférence de Pierre-François Souyri, professeur honoraire de l'université de Genève, « Autour du *Soga monogatari*, une vendetta dans le Japon médiéval et ce qu'elle nous apprend des mœurs de ce temps-là ». Le troisième et dernier jour, le colloque s'est achevé avec le panel d'honneur consacré à la résistance au Japon aux <sup>xx</sup><sup>e</sup> et <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècles, avec la participation de Shimamura Teru, professeur de l'université Ferris de Yokohama, d'Arakawa Shōji, ancien professeur du Musée d'histoire nationale situé à Sakura (département de Chiba) et de l'université Sōgōkenkyū daigakuin à Hayama (département de Kanagawa), et de Christine Lévy, maîtresse de conférences de l'université Bordeaux Montaigne. Outre ces conférences, les trois jours de rencontre furent l'occasion d'écouter 56 communications réparties en 15 sessions.

*Japon pluriel 13*, dont le sous-titre reprend la thématique du colloque « résistances, conflits et réconciliations », réunit une majorité de ces communications. Les lectrices et lecteurs pourront ainsi découvrir les six textes des conférences et du panel d'honneur ainsi que 44 articles correspondant aux communications présentées durant les diverses sessions. *Japon pluriel 13* est constitué de 14 chapitres qui touchent à de très nombreux domaines de la japonologie, avec une organisation légèrement différente par rapport aux sessions du colloque de 2018. Nous tenons encore une fois à remercier les relectrices et relecteurs de ces articles pour leur patience et leur engagement pour ce long travail, les traducteurs des textes japonais (Frédéric Lesigne, Évelyne Lesigne-Audoly et Christine Lévy) et, bien sûr, tous les auteurs de ces articles sans qui ce volume n'existerait pas.

La pandémie de la Covid-19 à partir de janvier 2020 ne fut pas tendre avec les universités et les étudiants, et nombre de contributeurs, à commencer par les co-directeurs de cet ouvrage, durent se concentrer sur le suivi des étudiants, l'organisation et les changements de méthodes d'enseignement, au détriment de la progression de l'ouvrage. De ce fait, mais aussi parce que le quatorzième colloque à l'université d'Orléans a été déplacé à décembre 2021, il a été décidé de prendre le temps nécessaire pour aboutir à un travail de qualité plutôt que d'essayer de terminer l'ouvrage au forceps. Ainsi la tradition de présenter le *Japon pluriel* nouveau lors du colloque suivant sera-t-elle également respectée. Par ailleurs, les organisateurs et co-directeurs sont heureux de faire

savoir que, contrairement à ce que la thématique pourrait laisser penser, à aucun moment tout au long de cette aventure, ils n'ont été confrontés à une quelconque résistance, à un quelconque conflit, et que malgré les distances et les différentes charges qui leur incombaient par ailleurs, la conciliation fut à l'œuvre à tout instant !

À Lille, Marseille et Paris, juillet 2021  
Yannick Bardy, université de Lille  
Pauline Cherrier, Aix-Marseille Université  
Gérald Peloux, CY Cergy Paris Université

I  
RÉSISTANCES, CONFLITS  
ET RÉCONCILIATIONS ?

LES DIEUX FONT DE LA RÉSISTANCE  
OU COMMENT SURVIVRE  
À LA CONQUÊTE BOUDDHIQUE

Dans le contexte des célébrations de Meiji en 2018, des cérémonies d'avènement en 2019, j'ai conscience que mon propos peut paraître étrange. Comment parler de résistance quand, au contraire, domine l'impression d'un triomphe des dieux ou pour être plus précis de l'idéologie qui s'en réclame ? Au moment de la Restauration de Meiji, le shintō transformé en culte civique accompagna la mutation du Japon en un État moderne, un État nation<sup>2</sup>. L'ascendance divine du souverain était rappelée dans toutes les grandes occasions, notamment dans le préambule de la Constitution de l'empire du grand Japon en 1889 ou le fameux Rescrit sur l'éducation de 1890. Autrement dit, les dieux, à commencer par Amaterasu, étaient considérés comme les garants de la légitimité du souverain et donc de l'État. Le thème sera encore amplifié dans le *Kokutai no hongî* [La véritable signification de l'essence nationale] le *best-seller* de 1937 à 1945.

Le shintō était présenté comme originaire, l'expression inchangée de l'essence du Japon. Au moment de la Restauration de Meiji, la suprématie du shintō apparaissait aux yeux d'une partie des vainqueurs comme une évidence qui fut imposée à toute la nation jusqu'en 1945. Si résistance il y eut, c'est du côté du bouddhisme qu'il faut chercher. Le slogan *Haibutsu kishaku* fut d'une redoutable efficacité. Il fallait éradiquer le bouddhisme présenté comme une religion étrangère<sup>3</sup>. Il

---

1. IFRAE (Institut français de recherche sur l'Asie de l'Est).

2. Sur cette question on peut lire en français : MACÉ, François. « Le shintō désenchanté ». *Cipango*, numéro hors-série *Mutation de la conscience dans le Japon Moderne*, printemps 2002 : 7-70.

3. Sur cette question, voir par exemple : KETELAAR, James. *Of Heretics and Martyrs in Meiji Japan: Buddhism and its Persecution*. Princeton, Princeton University Press, 1990. Pour une étude de cas : GRAPARD, Allan G. « Japan's Ignored Cultural Revolution: The Separation of Shinto and Buddhist Divinities in Meiji ("Shimbutsu Bunri") and a Case Study: Tōnomine ». *History of Religions*, vol. 23, n° 3, février 1984 ; 240-265.

est vrai qu'il n'était arrivé sur l'archipel qu'au VI<sup>e</sup> siècle <sup>4</sup>. Mais l'échec relatif de la politique religieuse de Meiji est bien connu. En effet, le bouddhisme résista et se mit au service du système impérial, et l'immense majorité des Japonais y resta attachée.

Auxiliaire de la politique ultranationaliste, le shintō aurait pu sombrer et disparaître après la défaite et la séparation du religieux et de l'État en décembre 1945. En apparence il n'en fut rien, les dieux, grands et petits, se maintinrent aussi bien dans les sanctuaires nationaux à commencer par Ise qu'au sommet des grands magasins ou sur les parkings pour les innombrables Inari. Cependant à l'heure actuelle, la question n'est pas tant la résistance que la survie des croyances dans un monde en pleine transformation. Nombre de sanctuaires de village n'ont plus de desservant et se délabrent lentement.

Ce rappel de faits bien connus ne peut que renforcer l'idée que je me suis complètement fourvoyé en choisissant ce thème, ou pire que je suis un nostalgique du shintō officiel à moins que je ne sois un partisan attardé des Études japonaises (*Kokugaku*), *Kojikiden* oblige. Pour expliquer ma démarche, il me faut faire un détour et présenter à très grands traits l'évolution de la recherche sur le fait religieux au Japon. Car, là-bas comme ailleurs, la recherche n'a pu rester en dehors de l'évolution politique et sociale du pays.

À partir de Meiji, à la suite des savants des Études japonaises, la recherche a privilégié la mise en valeur de la continuité du culte rendu aux *kami* depuis les origines jusqu'à l'époque contemporaine. Ce fut bien évidemment la tâche des titulaires des chaires d'études du shintō, comme Katō Genchi (1873-1965) à l'université impériale de Tokyo <sup>5</sup>. Les études d'ethno-folklore illustrées par Yanagita Kunio (1875-1962) à la recherche du peuple japonais éternel participèrent de cette vision. Les chercheurs les plus honnêtes ne pouvaient occulter la place du bouddhisme dans le shintō médiéval <sup>6</sup>. Cependant l'emphase était mise sur ce qu'on appelait le shintō primitif, le *koshintō*, le « vrai shintō » non contaminé par les courants continentaux. Du côté des spécialistes

---

4. Une comparaison avec le christianisme en Europe aurait été éclairante et salutaire.

5. Auteur de *Waga kokutai to shintō* [L'essence de notre nation et le shintō], Kōdōkan, 1919, *Shintō no shūkyōgakuteki shinkenkyū* [Nouvelles études sur le shintō du point de vue de la science des religions], Daitōkaku, 1922, *Shintō no shūkyō hattatsushi kenkyū* [Études sur l'histoire du développement religieux du shintō], Chūbunkan shoten, 1935 et d'un essai traduit en anglais et en français, *Le shintō – religion nationale du Japon*, librairie orientaliste Geuthner, 1931.

6. Comme par exemple KIYOHARA, Sadao. *Shintōshi* [Histoire du shintō]. Tokyo, Kōseikaku, 1932.

du bouddhisme, on assista à un développement extraordinaire des études sanscrites et donc du bouddhisme indien et dans une moindre mesure du bouddhisme chinois du moins dans les universités impériales. L'étude des différentes écoles japonaises dépendait avant tout des universités créées par chaque école. Les contacts entre le shintō et le bouddhisme étaient loin d'être au cœur de leur préoccupation.

Les choses changent dans les années 1970 avec l'essor des études sur le Shugendō et les travaux de Gorai Shigeru (1908-1993) par exemple <sup>7</sup>. Cet entre-deux, ni pur shintō, ni pur bouddhisme, où se développa la plus grande partie de la sensibilité religieuse japonaise suscitait enfin la curiosité des chercheurs. Il n'était plus possible de faire comme si le bouddhisme n'avait eu aucun impact sur les croyances japonaises. Par réaction probablement, beaucoup de chercheurs dont un grand nombre venu des études bouddhiques s'attaquèrent au shintō médiéval s'attachant à démontrer le plus souvent avec succès l'importance pour ne pas dire la domination du bouddhisme au cœur même de ce qui se pensait comme religion indigène, à savoir le shintō d'Ise ou celui de Yoshida <sup>8</sup>.

Je ne prétends pas revenir sur ces avancées salutaires. Je ne cherche pas non plus à soutenir les tenants nostalgiques d'une continuité sans changement du culte rendu aux *kami*. Partant du constat de la victoire indéniable du bouddhisme, je voudrais essayer de mieux saisir la persistance des croyances indigènes, phénomène qui n'avait rien d'inéluctable face à la puissance du bouddhisme. Pour ce faire, je me concentrerai sur les premières confrontations. Or, si l'on part de la position du shintō dans l'État moderne de Meiji, on pourrait s'attendre à voir les dieux dans une position analogue, avec la même fonction au début de l'État, au VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècle, or il n'en est rien.

---

7. Il soutint en 1962 à l'université d'Ōtani sa thèse intitulée *Nihon bukkyō minzokugaku ronkō* [réflexion sur l'ethno-folklore bouddhique japonais]. En 1967, il publie sa première étude sur un des hauts lieux du shugendō, *Kumano mōde Sanzanshinkō to bunka* [Le pèlerinage à Kumano – Culture et croyance aux trois montagnes], Tankōshinsha.

8. Pour une vue d'ensemble de ces travaux, voir FAURE, Bernard, COMO, Michael, IYANAGA, Nobumi (dir.). *Cahiers d'Extrême-Asie – Repenser le shinto médiéval*, n° 16, Kyoto, 2006-2007. Pour le shintō d'Ise, se reporter aux travaux de Mark Teeuwen, notamment *Watarai Shintō: an Intellectual History of the Outer Shrine in Ise*, Leiden, CNWS Publications, 1996. Pour le shintō de Yoshida, les travaux de Bernhard Scheid, par exemple : *Der Eine und Einzige Weg der Götter: Yoshida Kanetomo und die Erfindung des Shinto*. Vienne (Autriche), Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften, Auflage, 2001.

## LES BOUDDHAS S'IMPOSENT

Les plus anciennes sources japonaises situent l'arrivée du bouddhisme dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle. Le *Nihon shoki* la situe en 552 (*Nihon shoki* : 100)<sup>9</sup>, le *Gangōji engi* en 538 (*Gangōji engi* : 8)<sup>10</sup>. Il y a accord sur le mode de transmission : c'était un cadeau du roi de Kudara (Baekje) au roi de Yamato. Quant à la date, elle n'a guère d'importance, car la cour de Yamato ne s'est pas convertie au bouddhisme en une année. Si les débuts du bouddhisme au Japon restent en grande partie obscurs et mal documentés, ils partagent cette condition avec les cultes et croyances envers des dieux indigènes dont on aurait pu attendre plus de visibilité. En effet, ce sont les mêmes sources qui peuvent nous renseigner, si bien qu'on ne connaît les dieux japonais qu'à partir du début du VIII<sup>e</sup> siècle, un siècle et demi après l'arrivée du bouddhisme et le basculement de la société japonaise dans le monde de l'écrit.

Les croyances archaïques auraient pu disparaître, balayées par l'apparente modernité de l'État régi par les codes, et par une religion à vocation universelle. On explique souvent la survivance des *kami* par la bienveillance du bouddhisme et son extraordinaire capacité d'absorption des croyances antérieures comme il l'avait fait en Inde et en Chine. Sans tomber dans le travers des savants des Études japonaises et poser comme une évidence la supériorité des *kami*, on peut se demander si cette réponse est suffisante.

D'autant que tous les dieux ne se sont pas soumis de plein gré. Les recueils d'anecdotes bouddhiques citent de nombreux cas où il fallut les contraindre à entrer dans la Voie<sup>11</sup>. La bienveillance a des limites et, au Japon comme ailleurs, le bouddhisme ne fut pas toujours d'une grande tolérance. Ne s'est-il pas imposé à la suite d'une bataille? Que la victoire des Soga et du prince Shōtoku sur les Mononobe et les Nakatomi fut un fait historiquement avéré ou non,

9. La chronologie du *Nihon shoki* comporte des incohérences pour les règnes de Keitai et de ses trois fils Ankan, Senka, Kinmei.

10. On note ici aussi une incohérence entre la notation selon le cycle sexagésimal et celle des années de règne.

11. Plusieurs anecdotes du *Nihon ryōiki* rapportent le caractère mauvais de certains *kami*, comme ce Karakami du livre II, « Karakami no tatari ni yori ushi wo koroshite matsuri, mata hōjō no zen wo shūshite, gen ni zen.aku no mukui wo eru hen dai go » [cinquième histoire, Exemple de la rétribution en ce monde du bien et du mal en pratiquant le bien de la libération des êtres vivants après avoir sacrifié un bœuf sous l'influence néfaste du dieu de Kara] (*Nihon ryōiki* : 185-191).

D'autres anecdotes montrent le désir de dieux souhaitant se convertir. Ainsi dans le livre III : « Shugyō no hito wo samataguru ni yorite, saru no mi wo eru hen dai 24 » [24<sup>e</sup> histoire, Exemple de l'obtention d'un corps de singe pour avoir gêné un homme qui pratiquait l'ascèse] (*Nihon ryōiki* : 385-389). Le singe n'est autre que le dieu d'un sanctuaire de la province d'Ōmi.



importe peu. Pour les rédacteurs du *Nihon shoki*, il l'était. C'est cette réalité imaginée que l'on doit examiner.

Ainsi, tous les manuels font partir les prémices de la construction de l'État du début du VII<sup>e</sup> siècle sous le règne de l'impératrice Suiko (r. 592-628) et la régence de son neveu le prince Shōtoku (574-622). Et parmi les créations mises à leur actif, on cite toujours, après l'institution des rangs de cour en 603, l'Admonestation en 17 articles (*Jūshichijō kenpō*) (*Nihon shoki* : 180-186)<sup>12</sup> en 604. Or, cette célèbre « constitution » n'a peut-être pas été rédigée par le prince Shōtoku. On n'est sûr ni de sa date, ni de son auteur. La seule chose certaine, c'est qu'elle figure dans le *Nihon shoki* à la date de Suiko 12 et qu'elle y est attribuée à Shōtoku. Autrement dit, au moment de la rédaction du *Nihon shoki* achevé en 720, 19 ans après la promulgation des Codes de Taihō, les rédacteurs ont choisi d'insérer ce texte à une époque où l'organisation d'un État à la chinoise commence à se mettre en place<sup>13</sup>, telle une sorte de préfiguration des codes auxquels il aurait pu servir de préface puisqu'il exhorte les serviteurs de l'État à une conduite morale. Or on n'y trouve nulle trace des dieux, ni aucun rappel de l'ascendance divine des souverains. Par contre, il comporte le fameux article deux qui enjoint de révéler les trois trésors du bouddhisme :

Vénérez avec ferveur les Trois Joyaux ! Les Trois Joyaux, à savoir le Bouddha, la Loi et la Communauté des moines, sont l'ultime refuge des quatre classes d'êtres, ils sont l'objet suprême de vénération dans tous les pays. À quelle époque que ce soit, qui est-ce parmi les êtres qui ne vénérerait pas cette Loi ! Peu nombreux sont les hommes totalement mauvais, en les instruisant bien, ils suivront cette Loi. Or, s'ils ne se tournent pas vers les Trois Joyaux, par quel moyen rectifier leur nature dépravée ? (*Nihon shoki* : 181)<sup>14</sup>

Les autres articles sont, pour une large part, inspirés du confucianisme ou de la morale commune. On peut y ajouter l'article 10 dont le vocabulaire comme le contenu provient de la morale bouddhique d'humilité : ne pas se prendre pour un sage ou un saint (*sei/hijiri*). À première vue, pour les rédacteurs de la « constitution » la protection des bouddhas était considérée comme plus importante que la caution des dieux quand il est question de l'État.

12. La lecture japonaise pour *kenpō* proposée par l'édition Iwanami shoten : *itsukushiki nori* [loi merveilleuse, admirable] ne renvoie pas à l'idée de constitution. Le contenu correspond plutôt à une admonestation ou au préambule d'une constitution telle que nous l'entendons de nos jours.

13. C'est le sens d'une phrase de la préface du *Kōnin kyakushiki* [Recueil de décrets de l'ère Kōnin] : « Le prince rédigea lui-même les dix-sept articles de l'Admonestation, c'est à partir de là que commence l'organisation de l'État *kokka seihō* » (*Ruiju sandai kyaku* 1 : 1).

14. Traduction de Hartmut O. Rotermond (*Nihon shoki* [Chroniques du Japon] : 150).

En fait, c'est tout le règne de l'impératrice et de son neveu qui avait été mis sous la protection des bouddhas. Il est significatif que le premier acte du règne de Suiko noté par le *Nihon shoki* ait été l'érection du poteau central de la tour bouddhique du Hōkōji sur une relique du Bouddha (*Nihon shoki* : 172). Un an plus tard, toujours selon le *Nihon shoki*, en 594 le prince héritier demanda au grand ministre (Soga no Umako, 551-628) de faire resplendir (*sakaheru*) les trois trésors. Les grands rivalisèrent alors dans la construction de bâtiments consacrés au Bouddha qu'on appela *tera* (*Nihon shoki* : 174).

L'histoire est bien connue. L'acceptation ou non de ce nouveau dieu est interprétée maintenant comme le point de cristallisation de rivalité entre les grands clans qui dominent alors le Japon central : les Mononobe menés par Moriya Ōmuraji (?-587) et les Soga, sous la conduite d'Umako Ōomi (551-628). Les Soga protégeaient le bouddhisme, les Mononobe et les Nakatomi y auraient été opposés. La rivalité pour le pouvoir semble avoir été au moins aussi importante que l'opposition religieuse entre les tenants des dieux indigènes et les soutiens du nouveau venu, le Bouddha. C'est du moins ainsi que les choses sont présentées dans notre première source le *Nihon shoki*.

Il faut cependant souligner le rôle prêté aux bouddhas, et aux dieux dans une moindre mesure. Ils donnent l'impression de se livrer à un combat par épidémie interposée. Sous le règne de Bidatsu (r. 572-585) les Soga qui avaient reçu en dépôt la statue de Bouddha offerte par le roi de Kudara suivaient la loi bouddhique. Mononobe no Moriya attribua une épidémie qui sévissait alors à ces pratiques. Le texte ne dit pas si les épidémies étaient dues directement à une sorte de magie bouddhique ou à une réaction allergique des *kami*<sup>15</sup>. Le souverain ordonna de faire cesser les pratiques bouddhiques. Moriya en profita pour détruire bâtiments et statues bouddhiques en les incendiant et en jetant dans un canal les restes calcinés des statues. Le vent souffla alors et la pluie tomba bien qu'il n'y eût pas de nuage. Ce ne fut pas la seule conséquence. Le souverain et Moriya tombèrent malades, probablement de la variole. Le souverain mourut cinq mois plus tard. Dans le pays, les gens qui moururent de cette infection étaient fort nombreux. Ceux qui en souffraient disaient avant de mourir que c'était comme si leur corps était brûlé, frappé, brisé. Jeunes et vieux se disaient : « N'est-ce pas la conséquence d'avoir brûlé les statues de Bouddha ? » (*Nihon shoki* : 150-151) Umako affirma alors que sans le secours des trois trésors on ne pourrait combattre l'épidémie. L'enjeu était donc l'efficacité des bouddhas tout autant que le bien-être de la population. Adversaires comme soutiens du bouddhisme

15. Les savants des Études japonaises attribuèrent cette épidémie à l'arrivée du bouddhisme. L'épidémie ne venait-elle pas du continent ?

se retrouvaient pour attribuer aux bouddhas la maîtrise des épidémies, celle de les provoquer ou de les maîtriser.

Si les Mononobe sont réputés être un clan de guerriers, leurs alliés les Nakatomi étaient des spécialistes du religieux et le resteront jusqu'à l'époque de Heian. Leur représentant à l'époque, Katsumi (?-587), fabriqua une effigie des princes Hikohito et Takeda pour un rituel de magie noire (*majinahi*). La magie n'opéra pas, et Katsumi finit assassiné (*Nihon shoki* : 159). À la mort de Yōmei (r. 585-587), la victoire des pro-bouddhistes à Shibukawa près du mont Shigisan est attribuée à l'intercession des *Shitennō*, les quatre dieux célestes protecteurs du bouddhisme. Ils avaient été invoqués par le prince Shōtoku alors âgé de 13 ans. Il avait piqué dans sa coiffure leurs effigies qu'il avait lui-même façonnées. La magie bouddhique fut encore une fois efficace (*Nihon shoki* : 162-164)<sup>16</sup>. Cette version japonaise de la bataille du pont Milvius fut considérée comme la victoire du bouddhisme, une victoire militaire où les ennemis sont occis sans la moindre compassion<sup>17</sup>. Toutefois les vaincus sont des hommes et non les dieux. En effet le texte ne met pas en scène une déroute divine, comme certains *setsuwa* pourront le faire par la suite. La défaite entraîna la chute des Mononobe. Cependant leur sanctuaire d'Isonokami restera une sorte d'arsenal pour la cour. Surtout, les autres vaincus, les Nakatomi, ceux qui auraient pu être considérés comme les champions des dieux indigènes, ne semblent pas avoir trop souffert de cette défaite. Leur histoire postérieure est bien connue. Leur branche principale prendra le nom de Fujiwara. Leur chef au début du VIII<sup>e</sup> siècle, Fuhito, mourut en 720 l'année de remise à la cour du *Nihon shoki*. Il reçut alors à titre posthume le premier rang supérieur et le titre de ministre des affaires suprêmes. De l'autre côté, Umako le grand vainqueur, peut difficilement passer pour un modèle de sainteté bouddhique bien qu'il ait été le premier à construire des monastères. Il avait fait assassiner le prince Anahobe soutenu par Moriya. Il continua en faisant supprimer Sushun qu'il avait pourtant installé lui-même au pouvoir. Rétribution de ces forfaits ? Les Soga ne jouirent pas longtemps de leur victoire. Le coup d'État de 645 (Kōgyoku 4) les renversa grâce à l'alliance du prince Nakanoōe (futur Tenji) et de Nakatomi no Kamatari ancêtre des Fujiwara. L'autre vainqueur de 587, le prince Shōtoku, non

16. L'affaire est aussi connue sous le nom de trouble de l'année Teibi [bélier, cadet du feu], *Teibi no ran*, 587.

17. Le vocabulaire utilisé dans le récit est en partie emprunté à l'un des soutras protecteurs du pays, le *Konkōmyōsaishōkyō* [Soutra du roi suprême à la radiance d'or ; en sanskrit : *Suvarnaprabhasottamarajasūtra*]. Or ce soutra ne fut traduit en chinois qu'en 703 et connu au Japon qu'une quinzaine d'années plus tard, très peu de temps avant l'achèvement du *Nihon shoki*.

seulement ne régna jamais mais son fils Yamashiro no Ōe (?-643) qui aurait pu devenir souverain fut éliminé par les Soga.

Que retenir de cette suite de renversements en ce qui concerne les rapports entre les dieux et les bouddhas? Les liens étroits entre Shōtoku et par extension la famille royale, et le bouddhisme ne font aucun doute. Ce n'est certainement pas un hasard si Shōtoku fut très tôt considéré comme une réincarnation du bodhisattva Kannon et qualifié de Prince du dharma (*hōō*)<sup>18</sup>. Les éléments de sa biographie dans le *Nihon shoki* présentent déjà une forte coloration hagiographique : sa naissance dans une écurie (*Nihon shoki* : 173-174)<sup>19</sup>, le don de son manteau à un mendiant, la disparition du corps de celui-ci (*Nihon shoki* : 198-200), tout autant de motifs qui rapprochent sa vie de celle de saints d'autres traditions religieuses. Surtout, pour ce qui nous intéresse ici, il peut apparaître comme la préfiguration d'un souverain tirant sa légitimité du bouddhisme. Le *Nihon shoki* précise qu'à peine nommé prince héritier, il devint régent et connut toutes les affaires (*manki, yorozu no matsurigoto*). Sa mort déclenche une désolation générale qui n'est notée ni pour Suiko ni pour aucun autre souverain dans le *Nihon shoki*. Les vieux pleuraient comme s'ils avaient perdu leur enfant, les jeunes comme si c'était leur parent. Ils disaient que le soleil et la lune avaient perdu leur éclat, que le ciel et la terre s'étaient effondrés. La scène n'est pas sans rappeler l'extinction du Bouddha. L'ancien maître du prince, Eji (?-623), moine de Goryeo, fit son éloge et vanta sa sainte vertu (*shōtoku*). Il fit vœu de mourir l'année suivante à la date anniversaire du décès du prince, le 5<sup>e</sup> jour du 2<sup>e</sup> mois pour pouvoir le retrouver dans la Terre pure (*Jōdo*). Il tint sa promesse et fut considéré comme aussi saint que le prince (*Nihon shoki* : 204). C'est ce type de souverain que certains rédacteurs du *Nihon shoki* appelaient probablement de leurs vœux en décrivant la vie de ce prince à la sainte vertu.

Si l'on en croit notre source principale presque unique, il est vrai, le *Nihon shoki*, tous les souverains après Bidatsu (r. 572-585) qui, lui, ne croyait pas en la loi bouddhique mais aimait les lettres et l'histoire (*Nihon shoki* : 132), furent bouddhistes, à commencer par son successeur Yōmei (r. 585-587) (*Nihon shoki* : 154)<sup>20</sup>, et pour certains au point même de délaisser les dieux comme Kōtoku (r. 645-654) (*Nihon shoki* : 378)<sup>21</sup>. L'emprise du bouddhisme ne se

18. Dans la notice de Yōmei dont il était le fils, on trouve les différents noms qui lui furent attribués : Umayato (de l'écurie), Toyomimito shōtoku (la sainte vertu Toyomimito), Toyotomimi hōtaiō (le grand roi de la Loi Toyotomimi), Hōshuō (le roi maître de la Loi) (*Nihon shoki* : 155).

19. Sa naissance extraordinaire et l'explication de son nom, prince de l'écurie, sont rapportées à l'occasion de sa nomination comme prince héritier et régent.

20. Le souverain suivait la Loi du Bouddha et vénérât la voie des dieux.

21. Qui coupa par exemple les arbres du sanctuaire d'Ikukunitama.

relâcha plus. Peu de temps avant sa mort, Tenji (r. 661-671) fit inaugurer cent statues de bouddha dans le palais. Le futur Tenmu choisit alors de se retirer du monde après s'être rasé la tête dans la chapelle du palais (*Dairi no butsuden*)<sup>22</sup>. Puis il partit dans le lointain Yoshino. On peut douter de sa sincérité quand on connaît la suite de l'histoire. Il n'empêche, on se trouve en présence d'un futur souverain qui avait pris l'habit de moine.

Sa veuve l'impératrice Jitō (645-703) fut, autant que nous le sachions, le premier membre de la famille royale à se faire incinérer selon les rites bouddhiques (*Shoku nihongi* : 75). Elle avait abdicé en 697. La relative simplicité de ses funérailles contraste avec l'interminable rite de plus de deux ans qui suivit la mort de son époux. Le mode de funérailles engage le destin *post-mortem*. C'est souvent un bon critère pour juger de l'appartenance religieuse d'un individu. Les autorités de l'époque d'Edo ne s'y sont pas trompées dans leur chasse aux chrétiens. On peut en déduire que, dès la fin du VII<sup>e</sup> siècle, la cour du Japon était assez profondément imprégnée de bouddhisme pour que l'incinération bouddhique devienne le mode ordinaire de funérailles, même pour les souverains. Il faut cependant signaler que dans la majorité des cas, ils avaient abdicé avant leur décès<sup>23</sup>.

La vogue de l'incinération gagna les fonctionnaires moyens. Ainsi Ō no Yasumaro du 4<sup>e</sup> rang fut incinéré en 723 très vraisemblablement selon les rites bouddhiques. Le *Kojiki*, qu'il rédigea, était pourtant considéré par les savants des Études japonaises comme l'expression de la pure japonéité. Un livre inspiré par les dieux, affirmait Motoori Norinaga. Nous ignorerions cette crémation sans la découverte de sa tombe, et à la décharge de Motoori, ce ne fut qu'en 1979.

Très tôt dans le VIII<sup>e</sup> siècle, on voit apparaître des monastères construits à côté des sanctuaires, sortes de doublons bouddhiques, les *jingūji*. Leur première mention directe se trouve dans le *Tōshi kaden*. Fujiwara no Muchimaro (680-737) ayant reçu en songe la demande du dieu de Kehi de la province d'Echizen fit construire un *jingūji* en 715 (Reiki 1). On trouve des traces de ce type d'établissement pour les sanctuaires de Hachiman hime en Keiun 1 (704), de Tado en Tenpyō-hōji 7 (763), de Kashima pendant l'ère Tenpyō-shōhō (749-757), de Wakasa hiko pendant l'ère Yōrō (717-723), de Sumiyoshi en Reiki 1 (715) et d'Ise pendant l'ère Tenpyō (729-749) (*Nenpyō nihon rekishi* : 162 ; *Ruiju sandai kyaku* 1 : 272-273). Comme dans une rencontre de foot ou de basket, on a l'impression

22. Un mois plus tard, Tenji fit prêter serment devant la statue de bouddha du pavillon ouest du palais aux principaux dignitaires. Ils tenaient à la main un brûle-encens.

23. Ce ne fut pas le cas de Monmu incinéré en 707.

que les bouddhas marquent les *kami* les plus importants. Mais du point de vue des bouddhistes ce serait à la demande des dieux que certains de ces monastères auraient été construits. Ainsi le dieu Hiko de la province de Wakasa qui déclare à un moine :

Ce terrain est le lieu où j'habite. J'ai reçu à ma naissance un corps de dieu. J'en éprouve une extrême souffrance. Je souhaite faire retour à la Loi du Bouddha et me soustraire à la voie des dieux, shintō. Si ce vœu n'était pas réalisé, il n'y aurait que désastre et malheur. Je te demande de pratiquer l'ascèse pour moi, de construire un lieu de pratique, *dōjō*, d'y fabriquer une statue de bouddha et de l'appeler le monastère du vœu divin, *Jinganji* <sup>24</sup>.

Toutefois, nous verrons que ce type d'explication ne peut être transposé dans tous les cas de figure et que le système est foncièrement ambigu.

Le point culminant de l'emprise du bouddhisme sur la cour paraît bien être le règne de Shōmu (r. 724-749) et de sa fille Kōken (r. 749-758), Shōtoku (r. 764-770) pour son deuxième règne. Je ne retiendrai que quelques faits marquants.

La création des *kokubunji* (monastères de province) et des *kokubunniji* (monastères de nonnes) en 741 avait été précédée quatre années auparavant par l'ordre de fabriquer dans chaque province une statue de Shakyamuni de 1 *jō* 6 *shaku* (environ 3,5 m). Les *kokubunji* sont donc l'aboutissement d'un projet mûrement réfléchi. Le décret en explique les raisons. Le souverain doit lutter contre les désastres qui accablent le peuple et favoriser les bonnes récoltes. Pour cela il doit mettre l'ensemble du pays sous la protection des *Shitennō*, les quatre dieux gardiens du bouddhisme. Il cite à ce propos le Soutra du roi suprême à la radiance d'or. Il précise ensuite le nombre de moines, 20, et de nonnes, 10, ainsi que la superficie des rizières attribuées. Il prescrit la copie en lettre d'or des soutras du Roi suprême et du Lotus, la construction d'une tour de sept étages, et les services mensuels à effectuer (*Shoku nihongi* II : 387-391). De cette manière, toutes les provinces se trouvaient prises dans ce réseau de monastères qui doublait celui des gouverneurs de province.

Les monastères de nonnes se trouvaient sous la tutelle du Hokkeji fondé par l'impératrice Kōmyō kōgō (701-760), une Fujiwara, épouse de Shōmu. Au sommet de ce réseau, trônait le Tōdaiji. Son inauguration, l'ouverture des yeux, en 752, fut le grand événement du VIII<sup>e</sup> siècle (*Shoku nihongi* III : 119-120). Toute la cour y participa,

24. *Jinganji* est un des synonymes de *jingūji*. L'oracle fut donné, nous dit-on, pendant l'ère Yōrō (717-724) (*Ruiju sandai kyaku* I : 260). On trouve une déclaration similaire dans le *Tado jingūji garan engi shizaichō* [Récit de fondation du monastère du sanctuaire de Tado] (*Shoku nihongi* IV : 505).

comme pour les rites du nouvel an, précise le texte. 10 000 moines étaient présents et le bureau de la musique et les grands monastères jouèrent de nombreux airs <sup>25</sup>. Le *honzon*, objet principal de vénération, dont on ouvrit les yeux en dessinant les pupilles, est le bouddha cosmique Rushana (Vaironacana), personnage central du Soutra de l'ornementation fleurie (*Kegon kyō*), le Dainichi du bouddhisme ésotérique. L'idée de cette construction monumentale vint probablement de Chine où l'impératrice Wu Zetian (624- 705) avait fait sculpter un grand bouddha dans le monastère Fengxian Si à Longmen.

L'image était claire, le souverain règne sur le Japon comme le bouddha Vairocana règne sur l'univers. On serait en présence d'un souverain tirant sa légitimité du bouddhisme. Toutefois, au moment de l'ouverture des yeux, Shōmu avait déjà abdiqué et s'était retiré du monde. Devenu moine, il reçut des funérailles pareilles à celles d'un bouddha nous dit le *Shoku nihongi* (*Shoku nihongi* : 161) <sup>26</sup>.

Un pas de plus fut franchi par sa fille. D'une part, son aumônier le moine Dōkyō (700-772) nommé ministre des affaires suprêmes (*Dajōdaijin-zenji*) reçut le titre de *hōō* (roi ou prince de la Loi bouddhique, *dharma raja*), titre attribué par la tradition, nous l'avons vu à Shōtoku-taishi. Par la suite, le titre avec le caractère *kō* au lieu de *ō*, fut porté par les souverains retirés entrés en religion. La tentative de devenir le premier moine souverain échoua. Mais Kōken qui était entrée en religion après son abdication avait repris le pouvoir tout en étant nonne. Si l'on excepte Tenmu dont on ignore s'il reçut réellement les défenses, c'est le seul exemple parmi les souverains japonais. Jamais la fusion du pouvoir et du bouddhisme ne fut aussi forte. Lors de la Grande Gustation au moment de son second avènement, elle justifia longuement la présence des moines en invoquant les soutras où dieux et bouddhas sont invoqués ensemble (*Shoku nihongi* IV : 101-105). Consciemment ou non, elle assimilait les dieux indigènes, les *kami*, avec les dieux du bouddhisme, les *ten*, traduction du sanscrit *deva* et *devi*. Et pourtant cette fusion qui aurait pu déboucher sur une royauté bouddhique n'eut pas de suite.

---

25. Les princes et les hauts dignitaires exécutèrent les danses des cinq mouvements *Gosechi*, de Kume, des boucliers *Tatefushi* etc. comme pour les grands banquets notamment celui de la Grande Gustation.

26. Sur les funérailles de Shōmu voir MACÉ, François. « Devenir dieu ou bouddha. Les enjeux des funérailles des souverains japonais du début de l'Antiquité (686 et 756) ». In *Mythes, rites et émotions les funérailles le long de la route de la soie*, sous la direction d'Anna CAIOZZO. Paris, Honoré Champion, 2016 : 423-442.